

Bulletin d'histoire politique

Le réseau Shelburn, ou l'histoire d'une réussite

Jean-Pierre Sabourin



Volume 3, numéro 3-4, été 1995

La participation des Canadiens français à la Deuxième Guerre mondiale : mythes et réalités

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1063472ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1063472ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique
Septentrion

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sabourin, J.-P. (1995). Le réseau Shelburn, ou l'histoire d'une réussite. *Bulletin d'histoire politique*, 3(3-4), 59–64. <https://doi.org/10.7202/1063472ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

LE RÉSEAU SHELburn, OU L'HISTOIRE D'UNE RÉUSSITE

Jean-Pierre Sabourin

Consultant en communications

Introduction

Mon intérêt pour le réseau Shelburn est circonstanciel. En fait, c'est la découverte de la différence entre le mythe et la réalité concernant le raid de Dieppe qui m'a amené à comprendre à quel point notre histoire était occultée. C'était au début des années 1970. J'avais 16 ans.

J'ai découvert, à ce moment, que le Raid de Dieppe n'était pas un massacre de Canadiens français tel que je l'entendais toujours, mais plutôt celui de Canadiens. Cette version pouvait, bien sûr, nous conforter dans nos élans nationalistes, mais j'éprouvai tout de même, confusément, un sentiment de trahison. On «détournait» l'histoire, en quelque sorte.

J'ai alors constaté, notamment dans notre cinématographie, d'autres mythes, dont la représentation du Canadien français «loser» à la Ti-Coq, ou celui du déserteur, c'est-à-dire ce que tout Canadien français fier et digne de ce nom devait avoir été.

C'est au contact de vétérans que j'ai alors compris à quel point des chapitres entiers de notre histoire, et particulièrement celui de cette période, nous étaient inconnus. Il y avait d'autres réalités: celles de ceux qui ont combattu, et parmi celles-ci, l'histoire d'une réussite, d'une victoire, celle de Lucien Dumais.

De Montréal à Londres... via Dieppe

Enrôlé dans les Fusiliers Mont-Royal en 1934, Lucien Dumais se porte volontaire dès l'engagement du Canada dans la guerre et part pour l'Angleterre, via l'Islande, en juin 1940. Son baptême du feu a lieu le 19 août 1942, lors du raid sur Dieppe. Dumais est, rappelons-le, un volontaire, comme tous les membres de la deuxième division d'infanterie qui participent à cette opération.

Dumais se bat avec acharnement mais n'a d'autres choix que de se rendre. Moins de 48 heures après sa capture, il saute d'un train en marche qui l'amène vers Rouen avec les autres prisonniers canadiens.

Il se terre alors pendant près de 24 heures et observe les environs. Il frappe à une porte où il a remarqué une femme vivant seule avec ses enfants, Francine Bellenger. Elle le cache, lui donne vêtements et nourriture, au péril de sa vie, faut-il le mentionner.

Dumais traverse ensuite clandestinement la France occupée et gagne Marseille où il réussit à entrer en contact avec un réseau d'évasion et d'évacuation qui lui permet de gagner Gibraltar. De là, il gagne l'Angleterre par avion. Un peu moins de deux mois se sont écoulés depuis Dieppe.

En Angleterre, de nombreuses entrevues avec l'Intelligence Service (l'I.S.) britannique mettent en évidence certaines caractéristiques de l'individu. On découvre en lui les qualités nécessaires pour faire un bon agent. Dumais décline toutefois une première offre.

Le retour à son régiment n'est pas facile toutefois. Que de nouveaux visages. Entre temps, un article d'un journal anglais minimise la participation du Canada au raid de Dieppe. Outré, il répond anonymement à cet article. Rapidement découvert, Dumais n'a d'autres choix que d'accepter une mission en Afrique du Nord, question de se faire oublier. (En fait, c'est le commandant des Fusiliers Mont-Royal, le lieutenant-colonel Guy Gauvreau, qui lui aura trouvé cette fonction d'observateur pour lui éviter, en demeurant en Angleterre, de subir des sanctions disciplinaires).

Alors que se déroule, en Afrique du Nord, la campagne la plus mécanisée de l'histoire, Dumais, observateur au sein de la 1^{re} Armée britannique, vend l'idée de patrouilles à cheval. Cette initiative permet notamment de découvrir un Poste de Commandement allemand inconnu des Britanniques. Ces exploits africains lui valent d'ailleurs une certaine notoriété dans les journaux du Québec de l'époque.

Six mois plus tard, de retour au sein de son régiment, Dumais ne s'est toujours pas assagi. En fait, après toutes ces aventures, il ne peut s'adapter à la vie de garnison. Il contacte alors l'I.S. et c'est le début de sa transition vers un autre monde.

Le réseau Shelburn

Pendant plusieurs semaines, il aura de nombreuses conversations avec son contact de l'I.S. Il sera mis à l'épreuve, interrogé, observé. Finalement, on l'envoie en formation.

C'est au cours de cette période que l'on présente à Dumais un jeune homme de 23 ans, Raymond Labrosse. Canadien, sergent dans le corps des transmissions, Labrosse s'est déjà rendu en mission une première fois en France. Son réseau d'évacuation a été démantelé par les Allemands.

Néanmoins, il réussit à gagner clandestinement l'Espagne en amenant avec lui pas moins d'une vingtaine d'aviateurs alliés.

Après plusieurs rencontres, Dumais et Labrosse acceptent de faire équipe. Ainsi est créé le Réseau Shelburn. La mission consiste à organiser l'évacuation d'aviateurs.

Après de longues semaines d'entraînement mais également de préparatifs minutieux, l'équipe atterrit à Chauny, le 19 novembre 1943, à 240 km de Paris et à 80 km du QG de Rommel. Priorité: mettre sur pied le chapitre parisien qui veillera notamment à fournir logement, habillement, nourriture et faux-papiers aux aviateurs, en plus de les amener à des lieux de rendez-vous, en Bretagne, d'où ils seront pris en charge et amenés vers des lieux inconnus des Parisiens. La seconde étape consiste à organiser l'évacuation vers l'Angleterre. Pour ce faire, il faut procéder à la validation de certains lieux pressentis par la Royal Navy. Dumais contacte alors un réseau de résistants bretons déjà identifié par les britanniques. C'est avec l'un de ces résistants, le marin Joseph Mainguy, que l'on identifie l'endroit le plus approprié pour des manœuvres d'embarquement. Ce dernier dessine une carte marine de la plage choisie que Dumais achemine en Angleterre. Ainsi est créé le chapitre breton du réseau. L'endroit: L'Anse-Cochat, à Plouha, connu dorénavant sous le nom de code BONAPARTE.

L'organisation fonctionne de la façon suivante:

1. Les aviateurs recueillis sont acheminés vers Paris. Pris en charge par le réseau, ils sont alors soumis à des interrogatoires serrés afin de vérifier leur identité et éviter l'infiltration d'agents allemands. Certaines identités sont même vérifiées par radio avec Londres. Logés, nourris, habillés, munis de faux-papiers, ils sont convoyés, par relais, vers la Bretagne.
2. À Plouha, leur destination ultime, les aviateurs sont pris en charge par la résistance locale, le chapitre breton du réseau. Ils sont logés chez des membres ou sympathisants du groupe en attendant le voyage ultime, l'évacuation vers l'Angleterre.

Le déroulement d'une opération-type a lieu de préférence à marée haute. Préalablement, les services britanniques ont signifié à Dumais le départ d'un navire vers la plage Bonaparte par le message «Bonjour tout le monde à la maison d'Alphonse» diffusé par la BBC. On rassemble alors les aviateurs dans la maison d'un membre du réseau située à 1 km de la plage. C'est la «maison d'Alphonse». Les aviateurs y reçoivent leurs dernières instructions, et c'est généralement à cette occasion qu'ils voient Dumais pour

la première fois (par souci de sécurité, celui-ci tient à demeurer inconnu le plus longtemps possible, toutefois, en de rares occasions, il devra assister à certains interrogatoires).

À 23 h 15 on est prêt pour le départ. Quelques membres du réseau ouvrent le chemin et s'assurent que la voie est libre. À 00 h 15, on atteint la falaise menant à la plage Bonaparte. À mi-falaise, un résistant prend position et signale périodiquement la lettre B en morse à l'aide de sa lampe. Sur la plage, on s'assure qu'un disque bleu est constamment allumé afin de diriger les canots de la Royal Navy. En cas de problème, on doit le changer pour un disque rouge. À 01 h 00, les embarcations arrivent, on échange le mot de passe, DINAN/ST-BRIEUX, on décharge des valises destinées au réseau et on embarque les aviateurs. L'opération dure tout au plus dix minutes.

Pour bien saisir l'extrême délicatesse de l'opération d'embarquement, il faut savoir que:

1. la plage est à 300 mètres d'un poste d'observation allemand doté de phares et de canons, et ayant une vue parfaite sur la plage;
2. la falaise est extrêmement abrupte et atteint parfois un angle de 90 degrés;
3. à marée haute, l'embarquement se fait au pied de la falaise, soustrayant ainsi les aviateurs au regard des Allemands, alors qu'à marée basse, il faut avancer d'environ 200 mètres sur la plage, à découvert, rendant ainsi le groupe vulnérable à un tir d'enfilade.

Du côté de la Royal Navy, les préparatifs sont tout aussi minutieux. L'itinéraire qu'emprunte le navire est soigneusement déterminé à l'aide de cartes précises. Le départ a lieu entre 16 h et 18 h. En route, la consigne est de ne pas engager de combat avec l'ennemi afin de ne pas compromettre la zone d'opération. On évite d'ailleurs l'utilisation de radars afin de ne pas être repéré par les détecteurs allemands. La vitesse est réduite lorsque l'on traverse la zone de patrouilles allemandes et le silence total est évidemment de rigueur. À 1 500 mètres de la plage, on jette l'ancre dont la chaîne est entourée de chiffons pour éviter tout bruit. On met à l'eau le nombre d'embarcations nécessaires, selon le nombre d'aviateurs à recueillir. Lorsque l'embarquement est terminé, le navire repart en augmentant graduellement sa vitesse. Il doit être hors de vue de la côte lorsque le jour se lève. Arrivés à Dartmouth, les aviateurs sont amenés au centre de filtrage, à Londres, où leur identité est vérifiée par les services de contre-espionnage britannique. C'est à ce moment qu'un message-radio est envoyé à Labrosse pour confirmer le succès de l'opération.

La première opération a lieu dans la nuit du 28 au 29 janvier 1944, soit deux mois après l'arrivée de Dumais et Labrosse. On y évacue 16 aviateurs, un prisonnier évadé et un agent de l'IS. En tout, neuf opérations seront réalisées par la plage Bonaparte.

D'autres opérations sont également réalisées, notamment, par les Pyrénées.

Le bilan de l'ensemble du réseau Shelburn se résume comme suit: 307 personnes évacuées, dont 143 par la plage Bonaparte.

L'IS attribue le succès de Shelburn aux facteurs suivants:

1. l'organisation et la cohésion du réseau;
2. la discipline inculquée par Dumais;
3. la création d'un service de sécurité interne pour prévenir l'infiltration;
4. l'importance des moyens financiers mis à la disposition du réseau;
5. l'excellente collaboration de la Royal Navy;
6. l'excellente contribution des résistants français;
7. la discrétion et l'ingéniosité des logeuses;
8. l'excellente connaissance de la côte et du littoral par les Bretons.

Rapidement, le réseau devient une légende chez les aviateurs qui voient revenir des copains disparus. On apprend qu'au sol, des gens mettent leur vie en danger pour leur venir en aide. Cet appui a une grande influence sur leur moral.

Il est également exceptionnel que si peu d'information ait transpiré au sein d'un aussi petit village que Plouha. En fait, nous savons aujourd'hui que jamais la Gestapo ne remonta la filière, à Paris, et qu'en Bretagne, elle ne posséda aucun renseignement sur ce réseau, sinon de soupçonner certains de ses membres de terrorisme.

Après le débarquement du 6 juin 1944, Dumais, assisté de Labrosse, contribue à mettre sur pied un maquis de 150 combattants qui libère le village de Plélo, le 6 août 1944. À l'arrivée des alliés, il constitue un bureau de contre-espionnage, à Saint-Brieux, afin de démasquer des espions laissés derrière le front par les Allemands. Il travaille alors en collaboration avec les Américains.

Conclusion

Dumais fut le chef incontesté et l'inspiration du réseau et, par sa présence régulière aux cérémonies de commémoration, sa contribution fut reconnue. Maintenant que Lucien Dumais n'est plus, j'ai su que sa contribution, de même que celle de Labrosse également disparu, fut passée sous silence lors

des cérémonies marquant le 50^e anniversaire du réseau. Que penser de cela?

Alors que chez nous il fut presque tabou, pendant un certain temps, de parler de ces choses, comment pouvons-nous réclamer que les autres le fassent à notre place? Qu'en France, on ne donne plus à Dumais et à Labrosse la place qui leur revient n'est évidemment pas acceptable. Mais c'est à nous de rétablir les faits, en commençant ici-même.

Lors de mon passage en Normandie pour les cérémonies du 50^e anniversaire du Débarquement, je remarquai que la contribution canadienne n'occupait pas toujours la place qui lui revenait. Doit-on en blâmer les autres?

C'est une image de victimes, de perdants, que nous nous projetons à nous-mêmes et aux autres. Serait-ce que l'abominable drame que fut Dieppe hante à ce point notre inconscient collectif? Bien que l'événement soit d'une importance historique incontournable, il ne peut expliquer à lui seul un tel refus de connaître l'ensemble de l'histoire de cette époque. Et plus encore, nous nous vexons lorsque les autres peuples ne nous accordent pas la place qui nous revient.

Proclamer que notre histoire contient des exemples de courage et de victoires n'est pas une négation ni un cautionnement des défaites et des victimes. Ce n'est pas non plus faire l'apologie de la guerre. Il est nécessaire de connaître, d'analyser et de tenter de comprendre tant les victoires que les défaites. Brian Villa, dans le documentaire «Raid sur Dieppe, Autopsie d'un massacre» disait d'ailleurs, en citant Voltaire: «Aux survivants, nous devons le respect. Aux morts, la vérité.» Voilà pourquoi nous devons en parler.

À la suite d'une recherche qui s'échelonna sur un certain nombre d'années, j'entrepris la rédaction d'un scénario. Il s'agit, bien entendu, du récit d'un succès. Qu'en disent certains producteurs?: «La guerre n'intéresse personne». Un relevé de la production cinématographique mondiale des cinquante dernières années ne contredirait que trop éloquemment une telle affirmation. Il faut plutôt comprendre que l'on ne croit pas au potentiel commercial d'un film racontant le succès d'un Canadien. Pourtant, peut-être oserons-nous, un jour, regarder cette réalité en face.